

Mes Italies

Pur Méditerranéen, mâtiné de Provençal et d'Italien (pas seulement le Ligure) avec un nom à racine grecque puis latinisé avant l'italianisation actuelle,

voilà un authentique Français, usager de la langue française et amoureux d'elle, mais en accord avec toutes les Italies.

Je fus signorino florentin à la fin de mes études et je connus le Génois Eugenio Montale dans la ville du Lys.

Puis je rencontrai à Rome, un Italien d'Alexandrie d'Egypte, Giuseppe Ungaretti et chaque fois mon nom était francisé par un simple déplacement d'accent tonique.

A Rome, je donnai des leçons de littérature française à la fille, très belle adolescente, d'Alberto Savinio qui s'appelait de Chirico, d'une famille grecque transplantée en Italie pour y peindre et écrire.

Plus tard, j'habitai d'abord une Italie frontalière où le Slovène se sent chez lui comme l'Italien – et tous deux furent sujets de l'empereur d'Autriche.

De Trieste je passai à l'extrême Sud de l'Italie pour habiter une île de la Grande Grèce que la botte péninsulaire méprise et menace toujours du pied.

J'y rencontrai les descendants de bons vassaux du roi espagnol qui en fit des princes par fournées au temps de la domination hispanique.

J'entendis du florentin qui n'est pas du pur italien malgré Dante, du romain qui n'est pas du latin, du triestin et du vénitien avec le dialecte intermédiaire de Grado, du sicilien, inaudible pour les péninsulaires.

Avec Gabriella, la Vénitienne, et Annamaria, la Palermitaine, j'avais un bon terrain d'entente alors que les deux concitoyennes pouvaient se regarder avec quelque suspicion.

Je n'étais pas le fils qui revient en touriste au pays de quelques ancêtres avec la distance, sinon la hauteur de l'étranger en voyage d'agrément.

Je me levais le matin via La Marmora, via Tigor, viale degli Alpini, via Giusti pour aller à mon travail sans faire provision de pittoresque

et le travail terminé, matin et soir, je retournais tranquillement *chez moi*.

Extrait d'*Au Musagète*, inédit, s. d.